

En prison avec Goliarda Sapienza

L'auteure de « L'Art de la joie » fut incarcérée à Rebibbia, prison romaine. Au TNP Villeurbanne, Louise Vignaud a fait de son récit une pièce coup de poing. Formidable !

Goliarda Sapienza était une femme extraordinaire. Comme le dit très justement la metteur en scène Louise Vignaud, qui a réussi le tour de force d'adapter son récit L'Université de Rebibbia à la scène : « elle n'entre dans aucune case et ne mettait personne dans aucune case. » L'éditrice Viviane Hamy, en 2005, fit paraître L'Art de la joie, un pavé fantastique dans lequel Goliarda - « mon prénom fait peur ou rire » - raconte sa vie avec un talent stupéfiant... pour l'écriture certes et pour la vie justement. De sa famille sicilienne à ses collaborations avec Visconti, de ses amours enfantines aux grandes amours douloureuses, de la vie à la mort... trahisons, aventures, sa vie est un roman. Et L'Art de la joie devint un best-seller en quelques semaines. Depuis, les écrits de l'auteure furent publiés, en Italie aussi, en Italie enfin ! Et ses Carnets le seront en janvier en France aux éditions Le Tripode.

Une vie à demander à savoir

Le premier livre de Goliarda Sapienza que découvrit Louise Vignaud fut L'Université de Rebibbia. Ce drôle de titre annonçait l'expérience que l'auteure fit de la prison. Elle passa huit jours dans celle de Rebibbia à Rome. « Huit jours qui semblent des mois tant elle réussit à enrichir chaque détail, chaque personne, chaque vision », commente la metteur en scène. C'est là une caractéristique du génie Sapienza (Sapienza, qui signifie en italien « savoir »). Goliarda, toute sa vie, ne demanda qu'à savoir. Et n'écrivait-elle pas, à propos de la prison de Rebibbia « Je voulais seulement en entrant ici prendre le pouls de notre pas » ? C'était sa vocation, c'était son don. En entrant dans la prison pour un bien étrange vol de bijoux -on s'interroge : était-ce un prétexte pour être enfermée ? Avec elle, tout était possible-, elle ne sait rien des femmes qui la peuplent. Elle ignore le système des « castes », « la basse société » qui jette les prisonnières à plusieurs dans une cellule et « la haute » qui leur permet quasiment de tenir salon et de faire des repas de fête.

Goliarda fait face. À genoux sur sa couverture, elle comprend qu'elle doit bannir son allié de toujours, l'imagination, pour pouvoir supporter la réalité. La « détenue » découvre « les autres » et les appelle par leur prénom : Annunciazione qui fait le ménage et prend soin de Marro, jeune droguée qui voudrait présenter bien devant le juge. Il y a la gardienne, « ici depuis un an déjà » ; Mamma Roma, qui lit les lignes de la main, si charmante avec ses faux airs de Marilyn « une Marilyn que la vie aurait évitée » ; une farouche lectrice de Bakounine butée et pourtant ouverte à d'autres ; et une Giovanina, enceinte, 17 ans, un parler, un ton, une gouaille tels qu'Audiard en aurait frémi de plaisir. Et d'autres encore. Goliarda fait face à chacune, chacune l'apprécie. Elle sait écouter, elle sait dire merci.

Sur scène, on voit les lavabos, les cellules, les matelas et, surtout, on les voit, elles et Elle. Car les comédiennes, en tête Prune Beuchat, tout en elle est Goliarda, son corps, sa voix, son regard, sa justesse..., et les cinq autres (Magali Bonnat, Nine de Montal, Pauline Vaubailon, Charlotte Villalonga, Réjane Bajard) : Chacune interprète trois rôles. « Je voulais des figures, des présences qui passent, sauf Goliarda, le seul personnage. » Une réussite éblouissante.

Louise Vignaud a 30 ans et a déjà réussi un parcours impressionnant. Lorsque Éric Ruf, patron de la Comédie-Française, l'avait invitée, elle avait choisi une pièce peu connue, le «Phèdre» de Sénèque. Stupéfiant de force et d'intelligence. Elle dirige depuis un an le théâtre des Clochards Célestes à Lyon, ville qu'elle a adoptée depuis sa formation de metteur en scène à l'école de l'Ensatt. Rencontre avec un sacré talent...

Que représente Goliarda Sapienza pour vous qui l'avez « mise en scène » ?

Un bouleversement intérieur. Une leçon d'humanisme. Toute personne qu'elle rencontre, elle la rend exceptionnelle. Lorsque j'ai rencontré Angelo, son mari, qui m'a autorisée à adapter son livre, il m'a dit : « Goliarda n'avait jamais peur. » Et c'est ce qu'on ressent.

Quel a été le premier livre que vous avez lu d'elle ?

« L'Université de Rebibbia », justement. Un hasard. J'ai eu un tel choc que j'ai tout de suite eu envie de l'adapter pour la scène. Cela a pris cinq ans.

Mais comment un récit devient-il une pièce ? Pour cela, avez-vous travaillé pour l'adaptation avec Alison Cosson ?

Nous avons laissé de côté l'idée du monologue et deux axes se sont dégagés. Tout d'abord, pour le public, je voulais retrouver les sensations de vertige temporel, et celui des rencontres. Ensuite, pour le plateau, il fallait traduire les sensations de Goliarda : elle ressent les choses comme personne, elle a un rapport au monde qui le transforme. Puis nous avons choisi de suivre la chronologie du roman qui permet d'avoir une progression, de montrer comment elle évolue dans la prison en fonction des personnes qu'elle rencontre. Comme elle le dit : « Je ne sais pas quelle est ma place. »

Dans votre jeune carrière, vous avez travaillé sur les textes d'auteurs très différents : Pasolini, Feydeau, Sénèque, Molière, Koltès, Sapienza...

Mais tous ces textes disent la même chose: notre enfermement. Feydeau, par exemple, pousse le divertissement à l'extrême, une machine pour ne pas mourir. ...

Votre compagnie se nomme La Résolue, vous dirigez un lieu, le théâtre des Clochards Célestes, où vous présentez de nouveaux talents, vous montez des pièces. Le théâtre est-il une obsession ?

Depuis l'enfance, je ne rêve que de cela. J'ai voulu aller au lycée Louis-le-Grand dès la seconde parce que Patrice Chéreau et Jean-Pierre Vincent avaient commencé là. J'ai même réussi à les faire revenir pour raconter ces années-là. Je montais des pièces avec mes camarades étudiants, tous les ans. Puis l'Ensatt à Lyon, où j'ai pu rencontrer beaucoup de monde. J'ai été l'assistante de Christian Schiaretti, Michel Raskine, Claudia Stavisky, Richard Brunel et Michael Delaunay. Et puis je me suis lancée.

Et qu'avez-vous appris ?

Que j'aime être là, dans une salle de théâtre. Que j'aime les textes, les lumières, la scénographie. Que j'aime le rapport physique à la langue d'un auteur. Que j'aime lorsque le plateau est plus fort que nous. Que seul lui a la juste solution.

« Rebbibia » d'après Goliarda Sapienza. Mise en scène Louise Vignaud.

TNP Villeurbanne, jusqu'au 30 novembre à 20 h 30, sauf jeudi (20 heures), dimanche 18 et 25 (16 heures).

Durée: 1 h 45 environ - Résidence de création. Petit théâtre, salle Jean-Bouise.